ePublishing
ΕΘΝΙΚΟ ΚΕΝΤΡΟ ΤΕΚΜΗΡΙΩΣΗΣ
NATIONAL DOCUMENTATION CENTRE

**Σύγκριση/Comparaison/Comparison**

Αρ. 33 (2024)

# Guerre et mémoires au Liban: La ville de Beyrouth dans Sitt Marie-Rose et Des Villes et des Femmes d'Etel Adnan

*Vassiliki Lalagianni*

Copyright © 2025, Vassiliki Lalagianni

Άδεια χρήσης Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0.

**Βιβλιογραφική αναφορά:**

Lalagianni, V. (2025). Guerre et mémoires au Liban: La ville de Beyrouth dans Sitt Marie-Rose et Des Villes et des Femmes d'Etel Adnan. *Σύγκριση/Comparaison/Comparison*, (33), 302–312. ανακτήθηκε από https://ejournals.epublishing.ekt.gr/index.php/sygkrisi/article/view/37223

**VASSILIKI LALAGIANNI**
Université du Péloponnèse

# Guerre et mémoires au Liban: La ville de Beyrouth dans *Sitt Marie-Rose* et *Des Villes et des Femmes* d'Etel Adnan

Etel Adnan, poétesse, écrivaine, peintre et plasticienne, est née au Liban en 1925 d'un père syrien, officier d'État-Major de l'Empire ottoman, et d'une mère grecque de Smyrne, et elle est morte en 2021, à Paris où elle habitait pendant ses dernières années. Etel a vécu son enfance à Beyrouth ; elle a fait des études de philosophie en France, à la Sorbonne, à Berkeley et à Harvard, aux États-Unis**.** Elle a travaillé à Beyrouth comme journaliste mais elle a quitté le Liban en 1976, avant la guerre civile.[1] Adnan a publié de nombreux recueils de poésie, des essais, des pièces de théâtre, des textes autobiographiques, un récit de voyage et et le roman *Sitt Marie-Rose*, distingué par le prix France-Pays Arabes à sa sortie en 1977, aux éditions Des Femmes à Paris ; ce roman fut traduit dans plus de sept langues[2] et lui a valu une grande notoriété. En 2002, elle a publié le poème en prose «Jenine» après le combat farouche dans cette petite ville palestinienne. Elle a publié aussi des livres d'art où elle pratique le *visual reading* de ses poèmes et a participé à de nombreuses expositions de peinture dans le monde entier. Beaucoup de ses poèmes ont été mis en musique et ses pièces de théâtre ont été mises en scène.[3] Parmi ses distinctions, nous citons le « Arabe American Book Award » pour l'ensemble de son œuvre et le « California Book Award for Poetry » pour son recueil « Sea and Fog ». Le documentaire « Ismyrna », réalisé par Joanna Hadjithomas et Khalil Joreige, où elle parle de sa vie et de son œuvre, fut présenté pendant la 14e « Documenta » qui s'est tenue à Athènes, en 2017. En 2008 le film « Etel Adnan: Des mots exilés» (Ετέλ Αντνάν: Εξόριστες λέξεις) réalisé par Vouvoula Skoura, reçoit le Prix du Creek Film Centre pendant le 10e «Thessaloniki International Documentary Festival».

## Déambulations, déplacements, identités

« I'm a boat wandering for long »
Etel Adnan, *Journey to Mount Tamalpaïs,* 18

Ayant vécu dans de nombreux lieux à travers les trois continents, Adnan a trouvé son inspiration dans ses expériences transnationales, qui lui ont inspiré la production d'un corpus de travaux littéraires notables, traduits dans plusieurs langues. En janvier 2014, Etel Adnan est élevée, en sa présence, au grade de Chevalier des Arts et des Lettres de la République française, lors d'une cérémonie qui a eu lieu à l'Institut du Monde Arabe à Paris. Il semble donc que l'institution littéraire en France la considère comme une écrivaine francophone, tandis que les Américains comme un membre éminent des écrivaines arabo-américaines (Lalagianni 2020, 305).[4]

---

[1] Pour une biographie d'Etel Adnan, voir *Kaelen Wilson-Goldie*, *Etel Adnan (Lund Humphries 2018).*
[2] Le roman est traduit en grec par Lizy Tsirimokou, aux éditions Agras, en 2019.
[3] En 2006 son poème «Janine» a été adapté et joué au théâtre Attis, à Athènes; en 2023, le poème a été publié par les éditions Agras (traduit en grec par Spyros Giannaras).
[4] Il y a des articles et des études qui considèrent Etel Adnan comme faisant partie du corpus d'écrivaines arabo-américaines. Voir p.ex. Suhair Majaj, Lisa & Amireh, Amal (2002).

Adnan parlait le grec comme langue maternelle, mais aussi le français, car dans sa famille on se parlait en français ; elle a été scolarisée à l'école française. C'est son père qui lui a appris l'arabe, langue qu'elle pratiquait quand elle se trouvait au Liban. Etel se trouve ainsi au croisement de trois cultures, arabe-ottomane, grecque et française. Par sa trajectoire biographique et son expérience migratoire, Adnan, issue d'une périphérie littéraire[5] qui est le Liban, adopte un bilinguisme anglais- français. En ce sens, on peut soutenir que l'œuvre d'Adnan appartient à une littérature ectopique, « écrite hors lieu et caractérisée par la construction d'une identité personnelle en rapport avec un projet existentiel qui peut renvoyer à une notion plurielle d'*ailleurs* » (Alfaro & Sawas, 2020, 10). Son œuvre appartient aussi au domaine de la *xénographie*, c'est-à-dire à l'écriture liée à l'immigration, à l'exil et au voyage volontaire, dont la caractéristique est la rencontre avec les cultures autres et la création des identités multiples, transculturelles ou supranationales. Adnan « se dote d'un véritable statut transnational qui participe pleinement de son intégration au sein de la littérature mondiale » (Dehoux 2022, 19).

L'œuvre d'Etel Adnan reflète les liens de la première génération d'écrivaines libanaises avec le Moyen-Orient et sa préoccupation pour la politique de la région. Pourtant, étant un sujet diasporique transnational, elle peut avoir un point de vue critique qui s'écarte de l'aspiration nostalgique rencontrée souvent dans les écrits de ses contemporains : elle est libre d'observer et de réfléchir à la situation des femmes, de critiquer l'absence d'égalité et de droits civils, de dénoncer la guerre et les parties mêlées aux conflits meurtriers. Adnan incarne la figure du sujet transnational diasporique qui habite à la fois la culture américaine, la culture française et la culture libanaise, sans pourtant oublier ses répères culturels arabes. Lors un entretien avec Hans Ulrich Obrist, elle confesse : « […] Le monde arabe est un monde qui m'inquiète, qui m'intéresse, qui m'attire. J'aurais vécu une autre vie si j'avais écrit en arabe, je n'aurais pas vécu celle-ci – La vie vécue en arabe reste donc un rêve non réalisé ? – Exactement » (Obrist 2015, 13). « Après douze ans d'absence, me voici revenue à Beyrouth » écrit-elle dans *Des Villes et des Femmes*. « Ce n'est pas facile de faire face à tout ce qui s'est passé. Mais il y a quand-même le bonheur d'être chez soi » (Adnan 2014, 69).

Ce qui est particulier dans l'œuvre littéraire d'Adnan, c'est qu'elle est souvent prise dans le cadre d'un collage entrecroisé où une variété de thèmes –maison, dislocation, identité, politique, conflit, pouvoir, guerre et violence– s'entremêlent pour fournir des images à plusieurs niveaux, rendues avec différentes techniques poétiques. Ce faisant, sa production littéraire, comme nous le rappelle Shoaib, « a une portée véritablement transnationale : Adnan affronte méticuleusement les exigences de la définition du lieu, de l'histoire et de la subjectivité, laissant le temps et l'espace se dissoudre continuellement dans son œuvre » (Shoaib 2003, 21).

Etel Adnan peut être considérée comme un bon exemple de ce qu'Edward Said appelle un « intellectual exile », ou même, de ce qu' Adnan dit d'elle-même un

[5] Sur les notions 'centre" et "periphérie", voir l'ouvrage classique de Pascale Casanova, *La Republique mondiale des Lettres* (Paris : Seuil, 1999) et l'ouvrage collectif récent de Amaury Dehoux, : *Littératures périphériques, littératures mondiales. Modèles, dynamiques et poétiques* (Berlin : Peter Lang, 2022).

« existential exile », c'est-à-dire être banni dans un monde où l'on ne peut plus rester, où l'autre pays lui manque toujours. « Est-ce que je me sens en exil ? Oui, c'est le cas. Mais cela remonte très loin, cela a duré si longtemps que c'est devenu ma nature, et je ne peux pas dire que j'ai souffert trop souvent. Il y a même des moments où j'en suis heureuse » (Adnan, 2014a, 30).

Les écrits d'Etel Adnan reflètent la vie et les qualités de chaque lieu avec clarté et détails. Plutôt que de perdre son identité, la nomade s'enrichit de la liberté que cela lui confère. « Deux notions jouent un rôle clé dans ma vision de cette subjectivité féministe nomade : la mémoire et la narration de soi, l'effort pour représenter ce qui est considéré comme irreprésentable dans le régime symbolique actuel » (Braidoti 2003, 33). L'écrivaine fait souvent référence à son nomadisme, à ses « errances », à sa « vie d'universitaire nomade » (Adnan 2015, 98).[6]

Bien qu'ils appartiennent à des genres, des langues et des cultures opposés, les nombreux récits et poèmes d'Adnan fusionnent l'intérieur et l'extérieur, le local et l'étranger, la mémoire et le lieu, l'exil et l'appartenance, recréant une synthèse qui invite à de nombreuses interprétations évocatrices. La géographie réaliste ou métaphorique de la ville fonctionne comme un *topos* indispensable au récit.

## Blessures d'une ville

En 1970 Adnan écrit le long poème « Beyrouth-Hell-Express » où elle présente ses inquiétudes pour l'avenir de la ville. À la veille de la guerre civile, en 1975, elle commence à écrire en français son recueil de poèmes « L'Apocalypse arabe » qui consiste en une chronique de la guerre au Liban ; achevé en 1976 après la chute du camp de Tall Zaatar, ce recueil dénonce les tensions inter-communautaires au Liban mais aussi le colonialisme et l'impérialisme des grandes puissances mêlées dans la guerre du Liban (Ofeish & Ghandour 2002). Dans ces poèmes, l'écrivaine « emprunte le ton et le style de la tradition apocalyptique juive et chrétienne pour retranscrire le déroulement de l'histoire tout en interrogeant ses fondements politico-religieux » (Al-Yasiri 2018, 64). Adnan ayant quitté le pays en 1976, n'a pas une expérience personnelle de la guerre, comme d'autres écrivaines de l'époque qui l'ont vécue sur place : Claire Gebeyli, écrivaine francophone d'origine grecque qui a publié *Acte de présence* (1982) et *Cantate pour l'oiseau mort* (1996) ou Ghada al-Samman avec *Beirut Nightmares* (1976). Beyrouth est une ville qui, à cause de son passé douloureux, occupe l'imaginaire des écrivains même d'aujourd'hui; Charif Majdalani a publié le récit *Beyrouth 2020. Journal d'un effrontement,* où il présente une ville épuisée de ses blessures et un Liban ruiné par la crise économique, après la grande explosion dans le port de la ville le 4 août 2020. Dans son roman *Le Syndrome de Beyrouth,* publié en 2021 chez Plon, Alexandre Najjar revient au sujet de l'explosion à Beyrouth en 2020, dans un contexte où la fiction se mêle à l'autobiographie.

Adnan confesse qu'elle avait écrit son roman bouleversant *Sitt Marie Rose* se trouvant à Paris et ayant appris par les journaux et la télé la mort de Marie-Rose Boulos, journaliste et militante, à Beyrouth. Adnan, qui avait connu la jeune femme au Liban, profondément choquée par cette mort, met véritablement en scène, tant

[6] Zarif Keyrouz caractérise Adnan « great nomad » qui pratique un « intellectual nomadism » au sein duquel « Adnan transforms some traditional natural landscapes (i.e. sea and mountains) and urban landscapes (i.e. cities) into new interior spaces and memories of real life » (Zarif Keyrouz 2020, 124-125).

sur le fond que sur la forme, la guerre civile libanaise à partir d'une histoire vraie, celle d'une femme qui s'est battue pour l'émancipation des femmes au Liban, et qui, finalement, à cause de ses croyances (elle défendait la cause palestinienne), a été kidnappée, torturée et assassinée par de jeunes miliciens chrétiens.

Le roman est divisé en deux parties. Dans la première partie, un personnage féminin sans nom raconte l'histoire à la première personne, tandis que la seconde partie est racontée par différents personnages. Cette partie nous introduit également dans l'atmosphère générale de la guerre au Liban et, plus particulièrement, à Beyrouth. Ainsi, nous avons les points de vue de la protagoniste et de ses victimes, les trois jeunes fanatiques libanais, et de la narratrice omniprésente.
Marie Rose, la protagoniste, parle d'amour et de paix, de la coexistence de toutes les communautés au Proche-Orient, musulmans et chrétiens. Elle paie avec sa propre vie ses idées humanistes et son activisme pacifiste. Thomas Foster note que *Sitt Marie Rose* souligne le thème « de l'écriture du corps genrée comme crucial pour comprendre l'histoire récente du Liban, en démontrant le rôle essentiel de la répression idéologique des femmes dans le contexte des luttes politiques pour la formation nationale, l'affiliation religieuse et l'identité ethnique »[7] (Foster 1995, 60).

Dans le cas du Liban, la religion représente la forme dominante d'une identité culturelle ; on privilégie la religion avant d'autres facteurs identitaires. Les racines du conflit sont, entre autres, attribuées à l'influence des pouvoirs coloniaux qui ont joué un rôle décisif dans la construction de l'identité des Libanais (Calargé 2017; Ofeish & Ghandour 2002). Le colonialisme continue d'avoir un impact significatif sur la vie du Liban tout au long de la période postcoloniale, bien que, théoriquement, il ait pris fin avec l'expiration du mandat français vers 1943. Néanmoins, les implications du colonialisme et ses effets durables sont toujours présents dans la pratique et dans divers domaines de la vie sociopolitique et culturelle du pays. *Sitt Marie Rose* est un roman qui déploie la construction socioculturelle des personnages, tout en interrogeant, en même temps, les conséquences d'un système politique institué et propagé par le colonialisme. Etel Adnan se réfère souvent dans ses écrits aux conséquences désastreuses du colonialisme dont la religion et son impact constituent un champ privilégié: « I painted in Arabic. I signed my name in Arabic, because I couldn't stand to use the colonizer's language» (Cooke 1996, 10). Dans *Sitt Marie Rose* elle décrit les jeunes miliciens, et surtout Mounir, le chef du groupe, comme un homme arrogant, sûr de ses capacités dans la guerre et de sa virilité ; un jeune homme qui conteste l'autonomie et la liberté des femmes. Tous ces jeunes sont imprégnés par des sentiments religieux et par des croyances nationalistes. Mounir, tout au long du texte, tisse le parallèle entre virilité et nation. Adnan se réfère au pouvoir de l'Eglise catholique, exercé à travers l'éducation dans les écoles de missions, Mounir ayant fini le collège des Pères à Beyrouth.

> Ils étaient, ces jeunes garcons, férus des Croisades. Lui s'identifait à Frédéric Barberousse parce qu'il était légèrement roux. Il regrettait amèrement, comme si c'était récent, que Salahaddine el Ayoubi eut conquis Jérusalem. Il en souffrait. Les Croisades les exaltaient tous. Ces prêtres français dirigeaient chaque année une procession où les

[7] La traduction a été effectuée par l'autrice de l'article.

> élèves des Écoles chrétiennes étaient habillés d'une tunique blanche sur laquelle était cousue devant et derrière, une croix carrée en étoffe rouge. […]. Ces enfants portaient à la main une branche de palmier. Ils chantaient, dans les rues de Beyrouth, ce jour-là, « Je suis chrétien, voilà ma gloire, mon espérance et mon soutien… ». Le lendemain, dans les collèges, ils étaient fiers d'avoir défié les Infidèles. (Adnan 2010, 57)

Face à de tels codes, résister à l'autorité patriarcale, aux stéréotypes sexistes et coloniaux, renier le destin tracé par la famille, consiste en un acte brave mais dangereux. Sitt Marie Rose en résistant aux règles et aux espaces étriqués qui lui sont attribués par les normes sociales, héritières du colonialisme et des croyances religieuses, paie avec sa vie ses idéologies et ses positions pacifistes et tolérentes.

Dans le récit d'Adnan l'évocation de la violence et du déracinement des années de guerre civile est fondée également sur une description des souffrances de Beyrouth, personnifié en femme souffrante. Le corps de la ville et les blessures qu'il endure permettent ainsi de rendre compte de l'atrocité de la guerre et de l'avenir sombre de la ville et de ses habitants: « C'est la ville en tant que grand être qui souffre, […] qui maintenant est matée, éventrée, violée, comme ces filles que les miliciens ont violées à trente ou quarante […] Cette ville, comme ces filles, a été violée » (Adnan, 2010, 30). Chez Adnan il y a de la peur mais aussi de la tendresse et de la compassion pour une ville victime de la guerre mais aussi des maladies de la modernité :

> C'est ainsi que Beyrouth était devenu petit à petit une immense plaie ouverte : si l'on pouvait mesurer la souffrance au poids et au centimètre carré on aurait pu dire que la ville souffrait à cause des « événements » plus que ne l'avait fait tout autre ville du vingtième siècle : ni Berlin, ni Saigon, ni Athènes, n'avaient subi la concentration de meurtres et de sadisme que cette ville s'était infligée. (Adnan, 2010, 109)

L' « immense plaie ouverte » qu'est Beyrouth nous rappelle le Beyrouth de Fawwaz Traboulsi, une ville éventrée qu'il associe à Guernica : « The city is a body. War is an adultery committed between metals and bodies » (Traboulsi 1988, 31), écrit l'intellectuel libanais (Lalagianni 2022, 212). « Je crois que mon livre traite de la mort physique et morale d'une ville », souligne Adnan. « Il faudra beaucoup de temps pour se sentir innocent dans Beyrouth » (Accad 2007, 223). Son récit *Des Villes et des Femmes,* publié en 1993, trois années après la fin de la guerre, montre bien que le traumatisme engendré par le conflit armé est loin d'être guéri.

## Des villes et des femmes. Enjeux mémoriels

Le récit à forme épistolaire *Des Villes et des Femmes* contient neuf lettres envoyées à Fawwaz Traboulsi, écrivain et homme de lettres libanais se trouvant en exil ; elles sont postées depuis Amsterdam, Barcelone, Aix-en-Provence, Murcie, Skopelos, Berlin, Beyrouth et Rome. Dans ses neuf lettres à Traboulsi, Adnan identifie le monde qu'elle traverse, observe des cultures composites et réfléchit sur les ravages cauchemardesques de la guerre.

Comme dans son roman *Sitt Marie Rose* où le destin de la protagoniste est intimement lié au destin mortel de la ville, dans le récit *Des Villes et des Femmes*, qui abonde en référents urbains, Adnan associe chaque ville aux femmes qui l'habitent, leur vie quotidienne et leur destin. « À travers les neuf lettres du récit *Des Villes et des Femmes. Letters a Fawwaz*, Etel Adnan emmène le lecteur à la découverte de ce que c'est d'être une femme dans différents contextes, en réfléchissant à la manière dont l'environnement, la culture et les gens définissent le corps, l'esprit et la personnalité des femmes. En tant qu'écrivaine nomade, Adnan est libre d'observer et de commenter la situation des femmes dans chaque lieu, mais aussi de critiquer l'absence d'égalité et de droits civils » (Zarif Keyrouz 2020, 135).[8] Ainsi, à Barcelone, Adnan décrit les femmes et leur joie de vivre, les danseuses de flamengo. Souvent elle compare la vie de la femme en Occident avec celle de la femme arabe, encore marginalisée dans la société. « […] les hommes de nos pays ne supportent pas l'expression corporelle des femmes en public » écrit-elle dans sa lettre de Barcelone (Adnan 2014, 17). Dans chaque lettre du recueil, Adnan décrit les événements passés lors de son séjour, ses rencontres avec ses amis, surtout avec des femmes indigènes, elle parle de leur vie et de leurs habitudes. Pourtant chaque lettre contient un thème récurrent, celui de Beyrouth, une sorte d'anamnèse qui traverse le texte de chaque lettre.

Dans sa lettre envoyée d'Amsterdam, elle déplore l'éternelle Pénélope, toute femme qui « attend d'être embrassée, prise, rejetée, oubliée » (Adnan 2014, 58). En Grèce, Adnan ressent un sentiment de nostalgie, car elle emporte avec elle les souvenirs de son enfance; c'est la « voix de sa mère » qu'elle cherche dans l'île de Skopelos, un endroit qu'elle visite souvent, invitée par des amis grecs. Mais cette recherche inconsciente de l'élément maternel, cet effort mnémonique l'envoie pour une fois encore à Beyrouth, le lieu de son enfance :

> Et puis nous parlions de Beyrouth. [Hilary] l'a connu en 1974. « Beyrouth était comme un millier d'îles, me dit-elle, quel paradis perdu ! ». Les survivances du passé, dans l'île comme dans le reste de la Grèce, sont attachantes. (Adnan 2014, 36)

> D'heure en heure, la destruction du monde arabe se rapproche. Et je ne peux que regarder plus longuement la mer. Le vent frais d'un début de septembre éveille de vieux souvenirs : des rochers du café Ajram à Beyrouth […]. Et l'odeur des orangers brûlés cinquante ans plus tard au napalm. Notre mémoire à nous est tissée de guerres. (Adnan 2014, 42)

Dans ces lettres, elle médite sur des espaces historiques, comme ceux du massacre des indigènes américains, la guerre civile libanaise, de la Seconde Guerre mondiale, de la guerre du Golfe et d'autres encore. Les tensions politiques qu'elle révèle relient ainsi le passé et le présent, l'ancien monde et le moderne, et les représentations de la guerre surtout par les femmes. « Ce sont les femmes qui parlent le plus volontiers de la guerre » (Adnan 2014, 74) et qui « ont gardé leurs rôles anciens de témoins, de gardiennes de la mémoire » (Adnan 2014, 71).

[8] La traduction a été effectuée par l'auteure de l'article.

Couvrant les trois années qui ont suivi la fin de la guerre civile, les deux lettres d'Adnan envoyées de Beyrouth sont des témoignages de l'après-guerre. Adnan commente la façon dont ces événements catastrophiques ont déformé le profil de la ville, de ses habitants et de la nature. Beyrouth, théâtre d'une guerre sans victoire, est représentée déchirée et sur le point de « pourrir, chargée d'un lourd chagrin » et de perdre sa vigueur et sa gloire (Adnan 2014, 74). Le Hamra, le Ras-Beirut, le centre-ville et la banlieue sud de Beyrouth sont devenus un amas de taudis, de bâtiments et de trottoirs noircis. Dans les deux lettres écrites dans la ville de Beyrouth de l'après-guerre, la nostalgie pour la ville d'avant-guerre se focalise à plusieurs reprises sur une inscription du centre-ville des années '60, le bien connu âge d'or de Beyrouth, mettant en perspective le patrimoine arabo-ottoman mais aussi le port, qui était plein de vie. Le tableau de la ville d'après-guerre est sombre :

> Le cœur de la ville est purissant, encombré, d'une tristesse épaisse […]. Tu sais combien cette ville se croyait être le centre d'un Orient qu'elle ne s'était pas donné a peine de connaître, et maintenant elle a l'air d'être un laissé-pour-compte. Elle montre ses blessures…(Adnan 2014, 71-72)

> J'ai été au centre-ville, la mère, la matrice de la ville. […] Les milices chrétiennes se sont acharnées contre ce centre essentiellement musulman, qui était la beauté et la mémoire. (Adnan 2014, 78)

> Les batailles ont cessé mais la violence est toujours là. Elle est intériorisée. Parfois on la sent à fleur de peau. (Adnan 2014, 79)

L'affinité entre les femmes et les ruines de la ville rappelle l'utilisation délibérée des femmes par Adnan pour mettre en évidence la nature paradoxale de la guerre. Elles occupent une place importante dans ses récits de la guerre et de ses conséquences, car l'écrivaine donne des instantanés vivants de ces femmes survivantes de traumatismes dans un endroit où le sentiment de « paix est si fragile que l'anxiété ne tarde pas à monter dans le cœur » (Adnan 2014, 77). Dans cette veine, le voyage d'Adnan dans le Beyrouth de l'après-guerre, dans l'inconnu et l'imprévisible, n'est qu'un segment de ses voyages métropolitains, qui incluent des voyages à Rome, à Berlin, à Barcelone et à Paris, eux-mêmes survivants emblématiques de guerres brutales (Adnan, 2010, 109; 2014, 62). Tous ces voyages dans les villes européennes décrits dans le récit *Des Villes et des Femmes* la ramènent finalement à Beyrouth, une ville de désespoir, mais avec l'espoir d'une renaissance. « Je n'ai pas vraiment envie de m'en aller d'ici », confesse-t-elle à la fin de sa lettre écrite à Beyrouth, la dernière étape de son périple en Méditerranée (Adnan 2014, 105).

Ancrée dans une relecture du passé, en particulier celui lié aux guerres du Liban et du Moyen-Orient, l'œuvre d'Etel Adnan fait partie de cette littérature mémorielle qui, n'étant pas directement autobiographique, communique pourtant une connaissance de son auteur et de son parcours. Le pluralisme et la diversité mélangés au désir de vie, d'amour et de réconciliation se trouvent au centre de l'écriture d'Etel Adnan. Écrivant dans l'exil, Adnan est marquée par la relation à sa terre natale, le Liban, et par le drame qui la traverse. Dans ses écrits, « Adnan revient toujours au Proche-Orient, un Proche-Orient riche dans sa diversité ethnique

et religieuse. Elle écrit, comme elle le dit elle-même, pour faire connaître au monde le drame du Proche-Orient, accablé par les guerres et les conflits intérieurs. Elle écrit avant tout pour panser les blessures de la guerre et de la violence, ses récits constituant des exemples flagrants du lien qui existe entre écriture et résilience » (Lalagianni 2022, 214). Chez Etel Adnan, tout commence et tout aboutit à Beyrouth, ville qui exerçait depuis toujours son charme sur de nombreux écrivains, avant et après la guerre et qui continue à être présente dans l'œuvre de beaucoup d'écrivains de l'extrême contemporain. « Le phénomène qu'est Beyrouth nous enveloppe jour et nuit. Il a scellé notre vie dans ses détails les plus intimes et le besoin de revenir à nos origines est si fort que nous nous jetons dans le souffle de sa fournaise avec bonheur » (Adnan 2014,102-103).

## Bibliographie

Adnan, Etel (2015) : *Le Maitre de l'éclipse,* nouvelles traduites de l'anglais par Martin Richet, Paris : Manuella éditions [1ère édition en 2009, *Master of the Eclipse and Other Stories*].

Adnan, Etel (2014a) : *Écrire dans une langue étrangère,* traduit de l'anglais par Patrice Cotensin, Paris : éd. L'Echoppe [1ère édition en 1984, « To write in a foreign language »].

Adnan, Etel (2014) : *Des Villes et des Femmes. Lettres à Fawwaz,* traduit de l'anglais par Eric Giraud, Beyrouth : éditions Tamyras. [Première édition en 1993, « Of Cities and Women. Letters to Fawwaz »].

Adnan, Etel (2010) : *Siit Marie Rose,* Beyrouth : éd. Tamyras [1ère édition, Éditions Des Femmes, 1977].

Accad, Evelyne (2007) : «S'écrire: Des femmes francophones libanaises», in : Talahite-Moodley, Anissa (dir.) in : *Problèmes identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones,* Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa, 215-232.

Alfaro Amieiro, Margarita & Sawas, Stéphane (2020) : « Introduction », in : Alfaro, Margarita / Sawas, Stéphane / Soto Cano, Ana Belen (dir.) : *Xénographies féminines dans l'Europe d'aujourd'hui,* Bruxelles : Peter Lang.

Al-Yasiri, Jumana (2018) : « Le monde comme "guerre perpétuelle" : introduction à une écriture du désastre », in : Coquio, Catherine / Engélibert, Jean-Paul / Guidée, Raphaëlle (dir.) : *L'Apocalypse : une imagination politique. XIXe-XXIe siècles,* Rennes : Presses Universitaires de Rennes/collection La Licorne 129, 63-80.

Braidotti, Rosi (2003) : « Les sujets nomades féministes comme figure des multitudes », in : *Multitudes*, 2(12), 27-38.

Calargé, Carla (2017) : *Liban. Mémoires fragmentées d'une guerre obsédant,* Leiden / Boston : Brill Academic Publishers.

Cooke, Miriam (1996) : *War's Other Voices : Women Writers on the Libanease Civil War,* Syracuse : Syracuse University Press.

Dehoux, Amaury (2022) : « Introduction : Centres, périphéries et littérature mondiale », in : Dehoux, Amaury (dir.) in : *Littératures périphériques, littératures mondiales. Modèles, dynamiques et poétiques,* Berlin : Peter Lang, 9-22.

Foster, Thomas (1995) : « Circles of Oppression, Circles of Repression : Etel Adnan's *Sitt Marie Rose* », in : *PMLA* 110.1, 59-74.

Lalagianni, Vassiliki (2022) : « Mémoire, trauma et Beyrouth dans l'œuvre d'Etel Adnan », in : Dehoux, Amaury (dir.) in : *Littératures périphériques, littératures mondiales. Modèles, dynamiques et poétiques,* Berlin : Peter Lang, 207-215.

Lalagianni, Vassiliki (2020) : « Migration, mémoire et multiculturalisme en Méditerranée : les écrivaines de la diaspora libanaise », in : Bachleitner, Norber (dir.) : *Literary translation, Reception and Transfer. The many Languages of Comparative Literature,* Berlin / Boston : Walter de Gruyter, 304-311.

Obrist, Hans Ulrich (2015) : *Etel Adnan,* Paris : Manuella Éditions.

Ofeish, Sami & Ghandour, Sabah (2002) : «Transgressive Subjects : Gender War, and Colonialim in Etel Adnan's *Sitt Marie Rose*», in : Suhair Majaj, Lisa / Amireh, Amal (dir.) : *Etel Adnan: Critical Essays on the Arab-American Writer and Artist,* Jefferson : McFarland & Company, Inc., 122-136.

Shoaib, Mahwash (2003) : « Surpassing Borders and “Folded Maps” : Etel Adnan's Location in *There* », in : *Studies in the Humanities*, 30 (1-2), 21-28.

Traboulsi, Fawwaz (1988) : « Beyrouth-Guernica : A City and a Painting », in : *Merip,* 154, 29-37.

Zarif Keyrouz, Laure (2020) : « Representations of Places in Etel Adnan’s *Heart of the Heart of Another Country* and *Of Cities and Women (Letters to Fawwaz)* », in : *Interlitterraria,* 25 (1), 124-14.

## Περίληψη

**Βασιλική Λαλαγιάννη**

### Πόλεμος και μνήμες στον Λίβανο: Η Βηρυτός στα έργα *Sitt Marie-Rose* και *Des Villes et des Femme* της Etel Adnan

Έχοντας ζήσει σε πολλούς τόπους σε τρεις ηπείρους, η συγγραφέας, ποιήτρια και εικαστικός Etel Adnan (1925-2021), προερχόμενη από ένα λογοτεχνικό χώρο της περιφέρειας, τον Λίβανο, εμπνεύστηκε από τις διεθνικές της εμπειρίες και δημοσίευσε ένα σημαντικό και αναγνωρίσιμο λογοτεχνικό έργο, που έχει μεταφραστεί σε πολλές γλώσσες. Το έργο της αντανακλά τους δεσμούς της πρώτης γενιάς των γυναικών συγγραφέων του Λιβάνου με τη Μέση Ανατολή και τις αναζητήσεις τους για την πολιτική της περιοχής. Ο εμφύλιος πόλεμος του Λιβάνου αποτελεί το έναυσμα για τη συγγραφή του μυθιστορήματος *Sitt Marie Rose* ενώ στο αφήγημα σε επιστολική μορφή *Des Villes et des Femmes. Letters a Fawwaz* (Περί Πόλεων και Γυναικών. Επιστολές στον Fawwaz) εκφράζεται η νομαδική και διαπολιτισμική φύση της συγγραφέως μέσα από την παραμονή της σε διάφορες πόλεις της Μεσογείου αλλά και της κεντρικής Ευρώπης. Στη μελέτη μας εξετάζουμε τη σχέση ανάμεσα στην πόλη και τη γυναίκα μέσα από την εικονοποιία της κατεστραμμένης και θνήσκουσας Βηρυτού στο πλαίσιο της μεταποικιοκρατίας στη Μέση Ανατολή, όπου κοινωνικά σχήματα και νόρμες της αποικιακής συνθήκης δεν έχουν πλήρως εξαλειφθεί. Για την Etel Adnan, όλα αρχίζουν και τελειώνουν στη Βηρυτό, μια πόλη που πάντα ασκούσε τη γοητεία της σε πολλούς συγγραφείς, τόσο πριν όσο και μετά τον πόλεμο, και η οποία συνεχίζει να είναι παρούσα στο έργο πολλών συγγραφέων της λογοτεχνίας του extrême contemporain.